



Avril 2020

Le Journal des Amis des Musées de Bourges

N° 19 : La vie de l'Association : Voyages, Conférences, Ateliers

EDITORIAL « Restons chez nous »

Alors que Franck Ferrand évoque la Peste de 1720, comment ne pas se souvenir de toutes ces colonnes de la Peste érigées dans de nombreuses villes d'Europe visitées par les Amis des Musées au cours de récents voyages (Vienne (Autriche), Kutna Hora et Cesky Kru-lov (Tchéquie), et mesurer combien jusqu'à l'aube de 2020, notre civilisation moderne vivait dans l'insouciance vis à vis de ces anciennes pandémies.

Aurions- nous jamais imaginé que la planète entière serait paralysée alors qu'on nous laissait croire que les progrès de la science et l'intelligence artificielle nous protégeaient. Mais l'excès des déplacements, la confiance donnée aux pays émergents notamment en Asie, l'exploitation d'une main d'œuvre à bas prix pour des motifs essentiellement économiques nous ont conduit à subir les effets néfastes d'une mondialisation non maîtrisée.

Heureusement le confinement qui ne doit pas devenir un désœuvrement permet à tous les férus de culture que sont les Amis des Musées de lire ou de relire des chefs d'œuvres de la littérature, d'entrer par internet dans les musées du monde entier, d'assister à des concerts et à des opéras. Sachons profiter de ce volet du progrès et restons chez nous ... mais pour nous tous l'histoire, les tableaux, les sculptures ne sont qu'un moyen pour nous rencontrer. Nous aimons être ensemble.

Le Président Jean-Claude GARTIOUX

BILLET D'AMBIANCE DU COMITE DE REDACTION

Nous vivons une période inédite : confinés dans nos appartements ou maisons, avec ou sans jardin, nous devons nécessairement nous adapter et traversons cette période, conscients de nos responsabilités, avec philosophie, parfois avec angoisse, parfois avec résignation, selon les tempéraments et les circonstances.

Mais ce moment de repos forcé est aussi une occasion de retrouver les livres à relire ou à lire (ceux qu'on a mis de côté pour plus tard !), revoir de vieux films, classer les photos qu'on n'avait jamais eu le temps de trier et légènder, s'adonner à ses passions, peinture, philatélie ou autres collections, jardinage, rangements, pâtisserie peut-être ou gymnastique parce qu'il faut bien essayer d'entretenir la forme, etc...

Les institutions culturelles nous ont offert gracieusement la possibilité de rentrer dans des collections de musées, de voir et entendre des opéras, des ballets, des concerts, des pièces de théâtre (vous trouverez, en page 7 le rappel de quelques sites intéressants). Quant à notre association, avec ses moyens techniques artisanaux, elle s'efforce de continuer à vous informer, dans des conditions un peu particulières. Ce numéro 19 est entièrement réalisé par télétravail et échanges entre les membres du comité de rédaction par mail ou téléphone. Comme le précédent numéro, nous l'expéditions par courriel ; plus tard, des exemplaires imprimés seront envoyés à ceux qui ne peuvent être joints par ce moyen. La solution des courriels nous ouvre aussi des perspectives à utiliser à l'avenir...

Nous souhaitons que vous viviez le plus confortablement possible, que vos familles et vos proches ne vous causent pas d'inquiétudes et que vous ayez trouvé des distractions. Quelle joie

nous éprouverons lorsque nous pourrons vous retrouver pour vous apporter ce que vous attendez : de la culture, du plaisir, des visites, une renaissance. Oh certes, nous ne sortirons pas indemnes de cette grave crise, mais espérons-le plus forts, plus soudés, plus attentifs aux autres aussi, avec un appétit de découverte et une curiosité toujours en éveil.

Les programmes de la future saison commencent à s'élaborer, avec de grosses incertitudes sur la visibilité des expositions que les musées seront en mesure de proposer. D'autres interrogations concernent la date de reprise de nos activités et la consistance des programmes : copieux pour assouvir votre « fringale » et faire intervenir les conférenciers qui vivent de dures épreuves ou modestes afin de tenir compte des inévitables conséquences économiques et financières ?

N'hésitez pas à nous faire part de vos réactions, de vos attentes, de vos idées aussi pour de nouvelles rubriques dans ce journal, notre lien indispensable. En attendant les retrouvailles, en septembre ou octobre vraisemblablement, prenez soin de vous.

Le printemps éclate dans tous les jardins et à la campagne, à celles et ceux qui en sont privés et aux autres, Sandro Botticelli offre La Primavera.



SOMMAIRE

P1 : Editorial ; Billet du Comité de rédaction ;

P2 : Peinture anglaise (conférence) ; Exposition Soulages ;

P3: Ballet *Giselle* ; *Dix ans après* (théâtre) ;

P4&5 : Cycle art flamand : Van der Weyden, C. Petrus, D. Bouts ;

P6 : Catherine de Médicis et Henri II (conférence) ;

P7 : La peinture américaine (conférence) ; quelques sites culturels ;

P8 : Exposition Charlotte Pierrand ; Bibliographie.

L'âge d'or de la peinture anglaise (1760-1820), de Reynolds à Turner.

Frédéric Dronne – 18 février 2020

La peinture anglaise de l'Age d'or possède une identité forte, modelée par des particularismes qui tiennent aussi bien à l'organisation de la société, qu'à la religion ou à l'Histoire. Cette période est marquée par l'isolement du pays à la suite de la révolution française puis de l'expansionnisme napoléonien. Il n'est pas possible pour les artistes d'aller se former sur le continent. Les plus chanceux rencontrent les grands maîtres à travers les œuvres rapportées par les aristocrates qui, dans le passé, ont effectué le Grand Tour. De plus, l'anglicanisme, la branche locale du protestantisme, interdit les représentations religieuses. On ne trouvera pas davantage de tableaux d'histoire dans un pays où c'est le Parlement qui détient le pouvoir, y compris celui de limiter les dépenses royales.



Dans un premier temps, les seules commandes émanent de l'aristocratie qui tire ses revenus des propriétés rurales dans lesquelles elle aime à séjourner. Le domaine, synonyme de statut social, se retrouve dans les tableaux pay-

sagers comme *Malvern Hall*, peint en 1809 par Constable, le grand spécialiste. Il apparaît également à l'arrière-plan des très nombreux portraits, le grand genre Outre-Manche où l'Académie Royale de Peinture, créée tardivement, possède sa hiérarchie propre.

La conférence de Frédéric Dronne fut donc essentiellement consacrée aux portraits et à ses deux plus éminents représentants : Joshua Reynolds (1723-1792) et Thomas Gainsborough (1727-



← Reynolds honorable Miss Monckton



Gainsborough Lady Bate-Dudley →

1788). Le premier, par de nombreuses citations, privilégie le dialogue avec ses commanditaires alors que le second use d'une touche plus libre, plus sensuelle. Comme dans le portrait de son neveu, il suggère plus qu'il ne montre, tout en préservant une présence remarquable dans la représentation de ses modèles.

Si, grâce aux ressources de l'empire des Indes, l'élite de la finance a pu accéder, à son tour, aux réalisations des meilleurs portraitistes, la bourgeoisie plus modeste a été à l'origine d'une véritable Ecole d'aquarellistes qui, en saturant les pigments, réussissaient à restituer le rendu de l'huile à un coût beaucoup plus abordable.

Très autonome et aut centrée, au crépuscule de son âge d'or, la peinture anglaise n'en a pas moins joué un rôle décisif dans le monde des arts, par l'entremise d'un Turner – peintre d'impression – que Monet eut l'occasion de découvrir et d'admirer lors de son exil londonien. On connaît la suite.



Turner, *La Tamise près de Walton Bridge*

Hélène Gravelet

Pierre Soulages : du noir traversé par la lumière au Louvre le 13 février

Célébrer au Louvre un artiste vivant est rare, que cet artiste soit honoré pour ses 100 ans est exceptionnel et que pour l'occasion, le centenaire ait réalisé quelques toiles de belles dimensions, est extraordinaire. Noir, oui, mais du noir brillant, du noir mat, du noir épais, du noir dense, du beau, du très beau ! On est fasciné par les toiles de très grande taille, qui n'ont pas de nom, mais sont identifiées par leurs dimensions, exposées dans deux salles du Louvre, aux plafonds chargés de peintures XVIIIe s offrant un contraste saisissant.

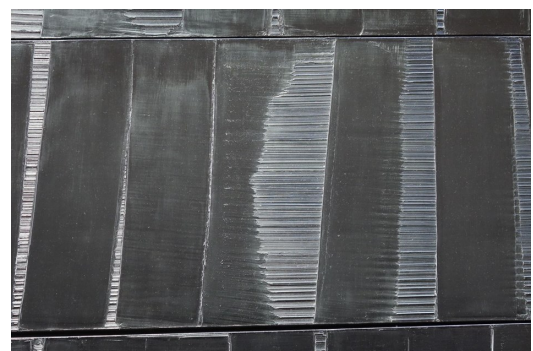


C'est une rétrospective de la longue carrière de cet artiste hors normes, des couleurs au commencement (une palette limitée tout de même), puis le choix du noir en utilisant diverses matières : brou de noix, goudron sur verre, mettant en évidence le contraste entre la matière transparente et le visqueux et épais goudron. Puis, la peinture à l'huile et l'acrylique, travaillés, non plus au pinceau mais à la brosse et à la spatule, avec des couches épaisses, des

dégradés, des dessins, des sillons qui creusent, donnent du relief et de la vie. Sur certains cartouches figurent des explications de l'artiste qui évoque son besoin de jouer avec la lumière. Il en arrive à la période « d'outrenoir » car ce qui lui importe, c'est « la lumière reflétée par le noir, transformée par le noir ». Et il est vrai que ses grands polyptyques ne sont pas tristes car le grain happe la lumière, les tons changent en fonction de l'éclairage et de l'épaisseur ou de l'orientation des couches de peinture.

Une bien belle exposition et une bonne occasion de faire découvrir à nos Amis, souvent plus attirés par les peintres « classiques », un remarquable talent vivant.

Pierrette Tisserand



Giselle ou l'apogée du ballet romantique.

Le 15 février, dans le magnifique écrin de l'opéra Garnier, nous avons assisté émerveillés à "Giselle", chef d'œuvre du ballet romantique. Quelle est l'origine de ce ballet ? L'auteur Théophile Gautier souhaitait écrire une œuvre, inspirée des légendes germaniques, portant sur les Wilis, créatures fantomatiques incarnant des jeunes filles mortes avant leur mariage, qui ressuscitent à minuit et invitent les jeunes hommes qu'elles rencontrent à danser avec elles jusqu'à la mort. Sa rencontre avec le librettiste d'opéras et ballets Jules Henri du Vermoy de Saint Georges permet la concrétisation de ce projet: "Giselle" ballet romantique naît en 1841. L'œuvre connaîtra de multiples adaptations et triomphe encore aujourd'hui. La musique revient à Adolphe Adam, la chorégraphie à Patrice Bart et Eugène Polyakov.

Le ballet se déroule en deux Actes. Une jeune paysanne, Giselle, est amoureuse d'Albrecht pour qui elle danse éperdument, malgré les avertissements de sa mère. Lorsqu'elle apprend la trahison d'Albrecht, fiancé à la princesse Bathilde, Giselle perd la raison et meurt. Condamné par Myrtha, la reine des Wilis, fantômes des jeunes filles mortes avant leurs noces, à danser jusqu'à en perdre la vie, Albrecht ne sera sauvé que par l'intervention de Giselle, et le jour naissant, entraînant la fuite des Wilis.

"Giselle" est un ballet romantique par les deux univers qui s'opposent : le monde quotidien, diurne de l'Acte 1 où triomphent les couleurs, le concret, et le monde onirique et nocturne de l'Acte 2 ou Acte blanc.



Même si le spectacle avec sa mise en scène harmonieuse, ses riches costumes, ses couleurs, ses éclairages est constamment captivant, c'est l'acte 2 qui est envoûtant par sa fantasmagorie. Les danseuses en longs tutus blancs, les mousselines, sous un éclairage créant une impression d'illusion, de mystère, d'évanescence, semblent flotter. Les danseuses et danseurs étoiles sont prodigieux de virtuosité, de grâce et l'ensemble des ballerines est en constante harmonie.

"Giselle" est aussi un ballet d'actualité où s'entrechoquent les classes sociales. Un ballet qui s'adresse à l'esprit mais plus encore à l'imagination, qui nous a transportés bien loin du quotidien. Nous sommes sortis du Palais Garnier "touchés par la grâce".

Jacqueline Charbonnier

Dix ans après, pièce de David Foenkinos, dimanche 8 mars 2020

Au Théâtre de Paris, nous avons assisté à la représentation de la pièce de David Foenkinos, qui fait rire au premier degré mais qui conduit à quelques réflexions sur l'amour, l'amitié, la séparation, le partage, la routine, la place des femmes. Une situation pour le moins cocasse se dévoile au fil de la pièce. Et l'on rit beaucoup des traits d'esprit tout en finesse et des rebondissements qui étonnent parfois.

Il s'agit des retrouvailles de deux amis qui ne se sont pas vus depuis dix ans : les retrouvailles sont cordiales, un peu empruntées et immédiatement on devine qu'il s'est passé quelque chose dix ans plus tôt. En effet, la jeune femme était en couple avec Pierre, l'ami invité, et Yves, écrivain séduisant, a ravi l'épouse de son copain, une trahison dont le mari trompé a eu du mal à se remettre, autant que de la perte de son épouse. Or, après dix ans d'un bonheur sans nuage, Yves a invité son ami Pierre pour lui demander d'être le témoin de sa séparation avec sa femme, car elle est trop parfaite et l'ennui a gagné le couple. Yves, avec prévenance ou inconscience, pense que la présence du premier mari vien-

dra atténuer le choc et que ce dernier pourra reprendre la vie avec celle qu'il aime encore. Les choses se passent, comme Yves l'a souhaité, même si Pierre se prête de mauvaise grâce à la manipulation.

Et l'on se retrouve de nouveau dix ans plus tard : le couple reformé file le parfait amour, et l'ennui dû à cette uniformité, à ce bonheur sans nuage, où tout est bien réglé, commence à gagner Pierre qui en appelle à son ami Yves pour reprendre le scénario joué précédemment. Tout pourrait parfaitement fonctionner, si la jeune femme, brusquement, ne décidait qu'elle était libre de ses choix et qu'il ne s'agissait pas pour « ses deux hommes » de diriger sa vie. Elle part donc, et les deux copains se retrouvent abandonnés, seuls, bêtes ...



Le talent des comédiens, dynamiques et très justes, ajoute à la qualité du texte et de la mise en scène. On reconnaît Bruno Solo, assez pathétique, Julien Boisselier, léger et virevoltant écrivain et l'on comprend en voyant Mélanie Page qu'elle ait pu rendre amoureux les deux garçons.

Un bon divertissement qui fait réfléchir, surtout en ce 8 mars, journée de la femme.

Pierrette Tisserand

Cycle des primitifs flamands : Van der Weyden – Conférence de Fabrice Conan du 4 février 2020

Roger de la Pasture, mieux connu sous le vocable flamand de Van der Weyden, vécut de 1399 à 1464. A-t-il commencé sa carrière comme miniaturiste, voire enlumineur ? C'est ce que suggère le très petit format de ses premières œuvres (12 ou 14 x 10cm). Né à Tournai, une ville active, propice à l'épanouissement des arts, on sait qu'il s'y est formé dans l'atelier de Robert Campin. Installé à Bruxelles en 1435, il devient le peintre officiel de la ville. Il y réalise de grands tableaux sur le thème de la Justice pour la salle principale de l'hôtel de ville mais qui ont hélas été détruits lors du bombardement infligé par des troupes de Louis XIV.

Il est à la tête d'un atelier prospère qui honore des commandes royales et même pontificales. Ses œuvres ont un tel succès que bon nombre de copies circulent. A côté de portraits de Cour, il peint essentiellement des sujets religieux. Il y montre une maîtrise de l'espace dans tous les formats. Son grand intérêt pour l'architecture et la sculpture apparaît dans nombre de ses réalisations. Ainsi le diptyque *La Vierge à l'Enfant avec Sainte Catherine* (12x10cm) présente-t-il les personnages dans deux niches gothiques aux arcatures d'une grande finesse. Ils sont encadrés par des sculptures en trompe-l'œil d'Adam et Eve d'un modelé délicat. L'illusion est parfaite même sous l'agrandissement de la photographie.

Le retable de *Miraflores* rappelle qu'il a été exécuté à l'époque de la conquête des perspectives : chacun des panneaux est construit à partir d'une perspective différente.



S'agissant de *Saint Luc dessinant la Vierge*, les spécialistes pensent avoir détecté dans le personnage de Luc un autoportrait du maître. →

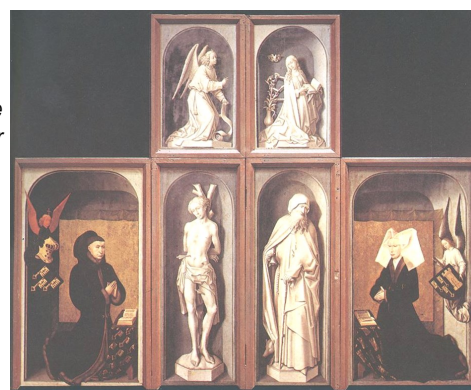
Pendant que le conférencier attire notre attention sur le réalisme des intérieurs flamands, la symbolique des objets, des paysages, des couleurs, l'expression des sentiments, nous

sommes admiratifs du traitement de la lumière et de la finesse des détails.

Après la mort de Van Eyck, il devient le peintre officiel des puissants ducs de Bourgogne. On ne s'étonnera donc pas que le grand polyptyque de 15 panneaux commandé par le chancelier Rolin trône aux Hospices de Beaune depuis 1448. Prévu pour la chapelle puis installé dans la grande salle des malades, il représente le *Jugement dernier*. Si la disposition en frise des apôtres et des saints est conventionnelle, les expressions des élus comme des damnés sont d'une grande justesse et, sur un fond uniforme, captent les regards.



Panneaux du retable fermé : le chancelier Rolin et son épouse



Le jugement dernier (détails)



Les œuvres de Van der Weyden sont dorénavant dispersées de par le monde. Deux d'entre elles, cependant, sont demeurées à notre portée au Louvre et à Beaune.

Hélène Gravelet

Cycle des primitifs flamands : Petrus Christus et Dirk Bouts – Conférence de Fabrice Conan le 10 mars 2020

Cette conférence du cycle consacré à la peinture flamande a permis de découvrir des artistes méconnus de nos jours : Petrus Christus et Dirk Bouts. Ces deux peintres du XVe s, réputés en leur temps, sont des continuateurs de van Eyck.

Petrus Christus a vécu à Bruges, un centre économique dynamique abritant des marchands internationaux qui ont les moyens d'acheter des œuvres d'art et, dans une société du paraître et de la représentation, sont désireux de posséder leur portrait. Au travers de commandes destinées aussi bien à l'Espagne qu'à l'Italie des Médicis, Petrus Christus diffuse le style van Eyck.

Christus : Annonciation



La vingtaine d'œuvres attestées montre à quel point l'élève avait assimilé et maîtrisé l'art de son maître. Dans *La Madone d'Exter*, on retrouve la mise en scène de la loggia, le style et la technique de son illustre prédécesseur. S'agissant d'*Un orfèvre dans son atelier, peut-être saint Eloi*, Fabrice Conan attire notre attention sur une profusion de détails illusionnistes remarquablement traités, notamment des



effets de lumière – qu'ils concernent le marbre, le cristal, le métal ou les diamants.

Petrus Christus est considéré comme un grand spécialiste du portrait, pour preuve le *Portrait d'un Chartreux*, le tableau « apothéose » de sa maturité artistique : un travail exceptionnel d'observation et de maîtrise, d'une finesse

et d'un fondu inégalables rendus possibles par une matière particulièrement fluide.

Des œuvres d'inspiration religieuse – piétras, vierges à l'enfant, diptyques, retables – mettent en valeur l'individualisation des personnages et l'expression de toute une palette de sentiments. S'y mêlent manière flamande et leçons à l'italienne.

Dirk Bouts a fait toute sa carrière à Louvain où il avait été nommé peintre officiel de la ville. Il a peint de nombreux sujets religieux, parfois dans des formats inhabituels. En 1468, l'église St Pierre de Louvain est dotée d'un polyptyque monumental sur le thème de l'eucharistie.



Parmi ses réalisations profanes, les tableaux édifiants de la série exécutée sur le thème de la justice mesurent plus de trois mètres.

Martyre de Saint Erasme (détail)



Sa peinture allie la rigueur flamande au paysage et à la lumière à l'italienne. Dans ses Vierges à l'enfant, il se montre, lui aussi, un peintre des sentiments. Une grande tendresse émane de ses personnages. Lorsqu'il travaille pour la chapelle royale de Grenade, se conformant au goût espagnol de ses

commanditaires, on peut dire que l'artiste fusionne toutes les influences qui comptent alors en Europe.

Son originalité aura été d'avoir poussé ses expérimentations sur la lumière jusqu'à représenter des scènes nocturnes et poser ainsi quelques jalons de ténébrisme.

Chemin faisant, le conférencier a proposé quelques œuvres d'atelier, à chaque fois une occasion d'apprécier, par contraste, l'excellence des réalisations de Petrus Christus et de Dirk Bouts.

L'histoire de l'art a retenu de ces deux artistes leurs statuts de continuateurs de Van Eyck et de passeurs. Est-ce pour cette raison qu'elle les a relégués à l'arrière-plan et que leurs noms comme leurs œuvres restent méconnus du grand public ?

Hélène Gravelet

Catherine de Médicis et Henri II

Conférence de Claire Gréville le 25 février 2020

En 1533, le jour où Henri d'Orléans et Catherine de Médicis, tous deux âgés de quatorze ans, sont mariés, rien ne laisse augurer leur futur destin royal. Dotée de 100 000 écus, Catherine est la



filie de Laurent II de Médicis, duc d'Urbino, héritier d'une famille de parvenus qu'ont enrichie la banque et l'usure. La mésalliance du fils cadet de François I^{er} est avant tout diplomatique. Elle scelle l'alliance du roi de France et du pape Clément VII, oncle de la mariée, pour contrebalancer l'influence de Charles Quint en Italie. Mais les deux adolescents ont en commun une enfance passée sous

un ciel funeste. Catherine doit quitter Florence quand une insurrection en chasse les Médicis, pour la cour pontificale où elle assiste en 1527 au terrifiant sac de Rome décidé par l'empereur en représailles contre Clément VII.

Henri est une victime indirecte du désastre de Pavie, en 1525, et de l'humiliant traité de Madrid. Son frère aîné et lui, échangés contre la libération de François I^{er} prisonnier des Espagnols, sont retenus deux ans en Castille. Mais si le dauphin est ménagé, le cadet subit une captivité pénible qui semble expliquer son tempérament introverti et taciturne, ainsi que la passion née dès ce moment pour Diane de Poitiers, de vingt ans plus âgée.



Quand meurt en 1536 le prince héritier, Henri devient le dauphin. Au cours de ses douze ans de règne, il renforce en France le pouvoir monarchique ; surtout, il poursuit en Italie la politique de son père contre les ambitions hégémoniques de Charles Quint – imbu de la certitude d'être né pour exercer un pouvoir universel – puis de son fils Philippe II. Il y fait valoir, comme ses prédécesseurs, des droits possédés sur Naples et la Sicile par les héritiers de René d'Anjou et spoliés par la maison d'Aragon et de ceux des Orléans sur le Milanais accaparé par les Sforza. Mais, battu en 1557 à Saint-Quentin par l'armée impériale, il renonce définitivement aux prétentions françaises dans la péninsule, signant deux ans plus tard à Cateau-Cambrésis la paix avec Philippe II qui abandonne en



retour à la France la Bourgogne de son bisaïeul Maximilien, gendre de Charles le Téméraire. Le mariage de sa fille aînée Élisabeth avec le vainqueur veuf de Marie Tudor, assurera une paix perpétuelle avec la maison de Habsbourg. Les festivités ont une fin tragique : s'entêtant à prolonger le tournoi organisé sous les fenêtres de la demeure royale des Tournelles, à Paris, et blessé à l'œil par un éclat de la lance de Montgomery, Henri II meurt après une cruelle agonie le 10

juillet 1559.

Désormais la figure historique de Catherine, jusque-là fort discrète, éclipse celle de son époux. Elle lui survit trente ans, mère des trois derniers rois en qui s'éteint la dynastie des Valois. À son fils aîné François II, succède, après un court règne de dix-sept mois, son troisième fils Charles IX, alors mineur, auprès de qui elle est officiellement la régente. Or déjà s'affrontent les doctrines religieuses. François II se laisse gouverner par les Guise, oncles maternels de sa femme Marie Stuart, reine d'Écosse, et partisans d'une politique répressive contre les huguenots qui fomentent en réaction la conjuration d'Amboise. Joignant un sens aigu de l'État à une volonté inflexible de maintenir le prestige de la couronne, la reine mère adopte une politique de bascule entre catholiques et réformés. Mais le massacre de protestants à Wassy en 1562 inaugure la période des guerres civiles dix ans avant que l'effusion de sang à Paris, le 24 août 1572, dont elle arrache l'ordre à Charles IX, ne s'étende à la France entière. D'abord roi de Pologne, Henri III, le quatrième fils, accède en 1574 à la tête d'un royaume déchiré. Velléitaire, influençable, le jeune souverain que la place prépondérante de ses mignons à ses côtés discrédite et fait soupçonner de *bougrerie* est incapable d'asseoir son pouvoir. Tour à tour dissoute et reformée, la Ligue ranime la lutte entre catholiques et huguenots. Lorsqu'il meurt sans descendant, assassiné par le moine Clément en 1589, s'éteint dans la confusion la dynastie des Valois.

La nuit de la Saint-Barthélemy a jeté l'opprobre sur l'action politique de Catherine de Médicis. En outre la vindicte de ses adversaires, catholiques comme protestants acharnés à forger sa légende noire, a été renforcée par son origine étrangère. On lui a prêté un esprit tortueux, maléfique, et reproché son opiniâtreté à conserver sa position. En font foi les sobriquets acrimonieux inspirés par les anagrammes de son nom. Machiavel ne voit-il pas le jour à Florence l'année même où Laurent I^{er} de Médicis – Laurent le Magnifique – accède au pouvoir, un demi-siècle tout juste avant la naissance de Catherine, son arrière-petite-fille.

L'héritage artistique de cette dernière est moins controversé. Éduquée, en Toscane comme à Rome, dans un environnement esthétique raffiné, elle soutient après son beau-père le prestige de l'école de Fontainebleau. Pour magnifier la dynastie, elle fait peindre par Jean et François Clouet ses portraits et ceux de ses enfants et dessiner quelque cinq cent cinquante « crayons », autres portraits saisis sur le vif. Surtout, à l'instar de François I^{er} constructeur des châteaux de Chambord, Blois, Fontainebleau, Saint-Germain-en-Laye et de l'aile du Louvre conçue par Jean Lescot, elle charge Philibert Delorme – qui a déjà œuvré à Anet pour Diane de Poitiers – d'édifier la galerie de Chenonceau et, à Paris, le palais des Tuileries achevé par Jean Bullant, fait entreprendre la galerie en bord de Seine reliant au Louvre ce nouveau palais, fait construire non loin de Saint-Eustache l'hôtel de Soissons dont subsiste la colonne astronomique. .../...



.../... Elle commande, inconsolable veuve portant le deuil en noir à l'encontre de la tradition, la construction par le Primatice puis par Bullant de la rotonde des Valois à Saint-Denis, mausolée grandiose dont Germain Pilon sculpte la décoration funéraire. Quant au palais des Tournelles où Henri II a rendu l'esprit, elle le fait raser ; mais à son emplacement où se tint pendant trois siècles un important marché aux chevaux, Henri IV fait aménager une place bordée d'édifices sur arcades aux lignes harmo-

nieuses : « C'est, résume Victor Hugo dans un saisissant raccourci, le coup de lance de Montgomery qui a créé la place des Vosges » et offre un destin politique à Catherine de Médicis.

Norbert Gros



La peinture américaine (3) - Conférence d'Alexis Drahos – 3 mars 2020

Jusqu'aux années 1960, c'est presque un siècle de peinture américaine qu'a balayé Alexis Drahos. Comme à l'accoutumée, il a présenté un très grand nombre d'œuvres, tout en pointant leurs particularités et les influences induites par les séjours que certains artistes ont effectués en Europe.



intitulé *Le port de Boston – Soleil couchant*.



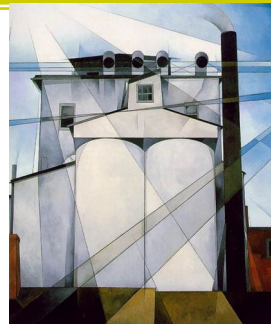
De cette abondance, quelques écoles émergent. Le **luminisme** – ce soin particulier accordé au traitement de la lumière – est représenté par Fritz Hugh Lane et son tableau

Le **réalisme** de Thomas Eakins présente aussi bien des compétitions sportives que des séances chirurgicales, *La Chanteuse concertiste* ou encore *La Baignade* (scène de nus masculins). Ces sujets extrêmement variés, traités avec sobriété dans une gamme

chromatique modeste, détonnent à la fin du XIXe s et ne sont pas sans avoir attiré quelques ennuis à leur auteur.

Le **symbolisme** qui poursuit la quête de la beauté en soi et l'harmonie entre les arts, s'exprime à loisir dans les œuvres de James Whistler dont certaines confinent à l'abstraction, tel ce *Nocturne en bleu et or – Pont de Battersea*, exécuté en 1872-1875.

Le **précisionnisme**, un mouvement endémique nord-américain des années 1910 à 1930 montre, incarné par Charles Demuth et Charles Scheeler, le modernisme dans ce qu'il a de déshumanisé. *American landscape* est en fait un paysage industriel, un des



← Charles Demuth
My Egypt



Georgia O'Keefe
Fleurs →

sin coloré d'une précision géométrique, désespérément vide.

Paris aime les artistes au point que les peintres américains n'hésitent pas à traverser l'Atlantique. Ils côtoient Degas, Monet et bien d'autres. L'influence du premier se révèle fréquemment dans les cadrages nouveaux de l'instantané. Les impressionnistes laissent également des traces, chez John Sargent par exemple. Ces exilés volontaires se retrouvent nombreux et, grâce au développement du chemin de fer, fréquentent les mêmes lieux de villégiature. C'est ainsi que l'on peut parler d'une **Ecole de Concarneau**.

D'autres expérimentent seuls les avant-gardes. Ainsi le cubisme oriente-t-il l'œuvre de Lionel Ferninger. Un dépouillement de lignes et de couleurs caractérise *Carnaval in Arcueil*, *The Lady in mauve* ou *Gemeroda*.

Dans ce panorama on retrouve des noms connus : Mary Cassatt, ses portraits et scènes intimistes, l'*American Gothic* de Grant Wood, ou encore Edward Hopper, si reconnaissable et qui a inspiré les cinéastes.

De ce 3^e volet du cycle américain présenté par Alexis Drahos, on retiendra la diversité foisonnante des sujets abordés et les originalités de style qui s'affirment désormais jusqu'à s'émanciper de l'uniformité du passé.



Hélène Gravelet

Charles Scheeler classic landscape

Quelques sites pour se distraire et se cultiver :

comedie-francaise.fr ; festival-avignon.com ; chateauversailles.fr ; louvre.fr ; musee-orsay.fr ; quai Branly.fr ; centrepompidou.fr ; museeepicassoparis.fr ; uffizi Gallery'swebsite ; operadeparis.fr ; Culturechez nous (site du Ministère de la Culture) ; Google Arts et Culture

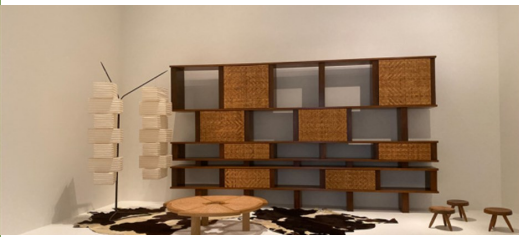
Charlotte Perriand : « L'art de vivre.. »



Eh bien, un sacré personnage ! Qu'on ne connaît guère... Le nom de Charlotte Perriand est en effet longtemps resté derrière ceux, plus célèbres, plus... vendeurs de Le Corbusier, Pierre Jeanneret, ou même de Robert Mallet-Stevens, Jean Prouvé, Fernand Léger, Pablo Picasso etc... avec lesquels elle a très vite collaboré... Mais la récente exposition organisée à la Fondation Vuitton a permis de lui rendre son dû... Et ce n'est pas de la menue monnaie... Car cette fille d'une couturière et d'un tailleur, souvent présentée comme architecte, designer, photographe, décoratrice a toujours fait preuve d'une originalité spectaculaire et montré son esprit créatif, inventif, obstinément indépendant. « J'ai l'œil en éventail » disait-elle. Et son point de vue voulait rapprocher selon ses propres mots « le corps » et « l'esprit », « l'homme » et « le monde qui l'entoure », « la terre » et « le ciel ». Pourquoi ? « J'ai toujours cultivé le bonheur » a-t-elle expliqué un jour à une étudiante. Beau programme.. Avec un souci de politique sociale qui, à l'époque du Front Populaire, la rapprocha du P.C... Et lui permit en particulier de présenter en public de grands panneaux de photos dénonçant, par exemple, « La Grande Misère de Paris »..

Pas seulement les murs En fait, elle s'est battue pour ce qu'elle avait envie de faire avec un seul souci : l'art de vivre, la qualité de la vie. Et personnellement elle s'adonnera sans réticences aux plaisirs de la mer, de la montagne, de la nature, du sport. Mais bien sûr, si elle s'intéressera aussi professionnellement aux murs dans lesquels on va habiter, elle ne négligera absolument pas aussi à ce qu'il y a à l'intérieur et à l'extérieur... Une idée qui a commencé à vivre en Angleterre au XIXème Siècle (le mouvement Arts and Crafts) puis s'est développée avec l'Art Nouveau, les Ateliers viennois, le Bauhaus, les hollandais de De Stijl etc... Avec tout de même cette sérieuse évolution qu'après avoir voulu retourner aux pratiques ancestrales de l'artisanat, l'intérêt va se porter sur leur adaptation aux possibilités modernes (le design !).

Alors que va faire Charlotte ? Elle sort à 25 ans, en 1925, de l'Ecole des Arts Décoratifs. Deux ans après, elle est au côté de Le Corbusier et de son cousin Pierre Jeanneret... C'est que l'aménagement de son appartement,



place St Sulpice, utilisant le verre et le métal, a fait sensation au Salon d'Automne. Et

rapidement elle aura des contacts avec les grands noms de l'époque. Elle travaillera pendant dix ans dans l'équipe de Le Corbusier ... Et ici et là elle saura imposer ses choix. Pas évident dans un milieu qui était très misogyne : « Ici, on ne brode pas de cousin » lui dit Le Corbusier, lors de leur première rencontre ... Comme elle ne pouvait remettre en cause cet environnement, elle « fit avec.. » Même si elle a toujours montré de la sympathie pour de fortes personnalités rebelles comme Dora Maar, Joséphine Baker etc..

Mais son nom apparut donc souvent en dernière place. Alors qu'elle avait joué un rôle majeur, par exemple avec ces meubles (fauteuils pivotants, chaise longue basculante, fauteuil grand confort etc..) qui eurent un bel impact et dont –on le sait maintenant !- elle avait été la principale ouvrière.. Et ses aménagements ont aussi été souvent « révolutionnaires ! un cylindre métallique au milieu d'une chambre ? C'est une douche Et elle ouvre la cuisine – domaine des femmes !- vers la salle à manger. On l'a dit: elle veut favoriser les contacts, les échanges ... En particulier, bien sûr, déjà une vieille idée !, entre l'art et l'artisanat Elle veut ouvrir l'architecture à la nature qui l'entoure... Chez Le Corbusier, elle a aussi peaufiné ses talents d'architecte. Elle va proposer des Refuges qui renvoient à sa passion pour la montagne... Dès le début des années 30, elle va utiliser le bois brut ou même des coquillages qu'elle a trouvés sur une plage... Et son œuvre la plus spectaculaire sera sans doute la mise en



place de la station des Arcs dans un environnement qu'elle veut protéger... Pas de voitures !

Une ambiance zen... Et il ne faut surtout pas négliger le séjour qu'elle a fait en Extrême-Orient, pendant la guerre, après avoir quitté l'équipe de Le Corbusier. Une de ses dernières réalisations dans les années 90 sera l'aménagement d'une Maison de thé pour l'UNESCO. Et cette femme dynamique, hardie, sportive a essayé de profiter de tout ce que la vie pouvait lui faire voir. Mais on peut donc se demander ce qu'elle dirait si elle savait que sa très sobre bibliothèque conçue pour le Pavillon de la Tunisie a été vendue récemment près de 700.000 euros ! D'autant que, après avoir intensément vécu toutes les possibilités qui s'ouvraient à elle, elle se sera de plus en plus ouverte à la sérénité, à la contemplation de la nature- loin de l'industrialisation excessive, des rythmes forcés d'aujourd'hui. Loin de nous, Charlotte Perriand ? Elle n'a jamais été aussi proche ...

Pierre Maillard

Bibliographie : pour vous distraire pendant ces longues journées, quelques titres d'ouvrages retraçant les vies romancées de grands artistes (édités en format de poche pour la plupart) :

- de Sophie Chauveau : *La passion Lippi* ; *Le rêve Botticelli* ; *L'obsession Vinci* ; *Fragonard, l'inventeur du bonheur* ;
- de Peter Dempf : *Le mystère Jérôme Bosch*
- de Serge Bramly : *Léonard de Vinci* ;

- de Jean-Philippe Postel : *L'affaire Arnolfini* (les secrets du tableau de Van Eyck) ;
- d'Alexandra Lapierre : *Artemisia* (A. Gentileschi, première femme peintre) ;
- *Le Caravage* par Gérard-Julien Salvy
- *La vie du Caravage* en BD
- d'Emile Zola : *L'Œuvre*, *Mon salon Manet*.

Siège social : Maison des Associations 28 Rue Gambon 18000 Bourges

Tel : 02 48 65 94 76 courriel : amisdesmusees@live.fr Site internet : amis-musees-bourges.fr

Comité de rédaction : Jean-Claude Gartoux, Hélène Gravelet, Philippe Le Duc, Guy Malapert, Philippe Picard, Pierrette Tisserand (coordination et réalisation)